

4

LES AMOURS DE GONESSE, COMÉDIE

EN UN ACTE ;
MÉSÉE D'ARIETTES ;

Par Mrs. ***.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens , Ordinaires du Roi , le 8 Mai
1765.*

Le Prix est de vingt-quatre sols avec la Musique.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire , rue Saint Jacques ,
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît ,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X V.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



ACTEURS.

M^e MICHAUT, *Boulangier*, Mr. Caillot.

JULIENNE, *sa Femme*, Me. Berard.

JUSTINE, *sa Fille*, Me. La Ruelle.

M. BERNIQUE, *Greffier*, Mr. La Ruelle.

COLIN, *son Fils*, Mr. Clerval.

La Scène est à Gonesse.



LES AMOURS DE GONESSE, COMÉDIE.



Le Théâtre représente la Boutique d'un Boulanger. Au fond est une grande huche. D'un côté est un escalier de bois, sous lequel est une cave, & en haut un apprentis. De l'autre, est un four, à côté duquel est une chambre : il n'y a de lumière que celle d'une lampe qui paroît prête à s'éteindre, & qui est placée sur une table du côté par où l'on entre dans la Boutique.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, seule.

AIR : noté à la fin N^o. 1.

QU'UNE fille est à plaindre !
Tout sert à la contraindre,
Et s'oppose à ses vœux.
Toujours craindre,

Aij

4 LES AMOURS DE GONESSE;

Toujours feindre ,
Est-il un état plus fâcheux ?
L'objet qu'elle adore
Devient encore
Un nouveau tourment.
La tendresse
Redouble sans cesse
L'ennui qui la presse ,
En lui peignant celui de son amant.

S C E N E II.

J U S T I N E , C O L I N .

(Colin descend doucement l'escalier , tandis qu'elle chante ; vient par derriere elle & lui dérobe un baiser , lorsqu'elle a cessé de chanter.)

J U S T I N E , *se retournant.*

A H ! c'est toi , Colin ! que tu m'as fait peur ! je t'avois pourtant défendu de me surprendre comme celà.

C O L I N .

Eh ! ma chere Justine , tu me grondes toujours !

J U S T I N E .

Mais aussi , tu ne te corriges pas.

C O L I N .

Fi , c'est d'un mauvais cœur , de me quereller comme tu fais , au lieu de me consoler de tous les maux que je souffre loin de toi.

COMÉDIE.

5.

JUSTINE.

Est-ce que tu es fâché ?

COLIN.

Non ; mais c'est que ça n'est pas bien , & si ce n'étoit que je ne puis garder de rancune contre toi . . .

JUSTINE.

Tu mériterois bien que j'en eusse , moi.

COLIN.

Pourquoi donc ?

JUSTINE.

Le jour va bientôt paroître , & tu fais bien qu'il ne doit pas te surprendre ici. Tu es ordinairement si empressé . . .

COLIN.

Oh ! bien , par exemple , c'est bien injuste , ça. Tandis que je suis tout essoufflé , tant j'ai couru pour éviter mon pere , qui me suivoit.

JUSTINE.

Ah ! Ciel ! il t'aura vû , tu me fais trembler.

COLIN.

Non , non , n'ayes pas peur ; mais c'est qu'aussi il est toujours éveillé aussi matin que moi : il m'a vû fortir , il m'a suivi dans la rue , il croyoit que je ne le voyois pas. Va , va , je lui ai bien fait faire du chemin , & sûrement il étoit bien loin quand j'ai gagné ton grenier.

JUSTINE.

S'il devine que tu es ici , il y viendra tout de suite. Aussi-bien je crois que notre porte est ouverte ; car mon pere a cette habitude-là dès qu'il se leve.

A iij

6 LES AMOURS DE GONESSE ;

COLIN.

Attends, je vas l'aller fermer.

JUSTINE.

Garde-t'en bien : mon pere feroit beau bruit, s'il s'en appercevoit !

COLIN.

N'est-il pas dans la cave ?

JUSTINE.

Oui, & ma mere aussi.

COLIN.

Bon, tant mieux : ne songeons donc qu'au bonheur d'être ensemble, & . . . mais qu'as-tu donc ? Tu es toute triste.

JUSTINE.

Oui, ton pere m'inquiette : nous nous verrons une autrefois, mon cher ami. Tiens, vas-t'en.

COLIN.

Quoi ! déjà ! tu me désespères.

D U O.

Quand je m'éloigne de toi,
Tout afflige ma tendresse ;
Et le desir qui me presse
Fait que tout ce que je voi
Ajoute encore à ma tristesse.

J U S T I N E.

Mon cœur doit te rassurer
Contre l'ennui qui te presse :
Colin, ma vive tendresse
Ne songe qu'à réparer
Ce que tu souffres sans cesse.

COMÉDIE.

COLIN.

Non, je ne puis te quitter.

JUSTINE.

Colin, il faut nous quitter.

COLIN.

Cet ordre me désespère :

Ton cœur peut-il le dister ?

JUSTINE.

Il t'assure le salaire

Des maux qu'il va te coûter.

ENSEMBLE.

Quelle peine !

Quelle gêne !

Je ne te vois que pour te regretter.

COLIN.

Adieu donc, ma chère Justine, puisque tu le
veux absolument.

JUSTINE.

Oui, mon cher ami, je t'en prie. Mon père sor-
tira tantôt : si ma mère peut sortir aussi... je te dirai
bien des choses. Adieu, Colin, Adieu.



Aix

LES AMOURS DE GONESSE,

SCÈNE III.

M. BERNIQUE, JUSTINE, COLIN.

(*M. Bernique arrive à tâtons, & renverse la table avec la lampe & une terrine qui se brise. Il tombe en même tems.*)

M. BERNIQUE.

IL est sûrement ici, le coquin ! Ah ! Ciel ! je suis estropié !

JUSTINE.

Qu'entends-je ?

COLIN.

C'est mon père, sauvons-nous !

M. BERNIQUE, *se relevant.*

Ouf, J'entends sa voix. Si je l'attrappe . . .

(*Colin remonte vivement l'escalier ; Me. Michaut sort de la cave, les manches retroussées & plein de pâte. Justine se sauve dans sa chambre, dont elle tire la porte.*)



SCÈNE IV.

M. BERNIQUE, Me. MICHAUT,
JULIENNE, *qui survient avec de la
chandelle.*

TRIO.

M. BERNIQUE.

JE trouverai ce coquin-là.

Il croit qu'il m'échappera.

Me. MICHAUT.

Qui vient faire tout ce bruit-là ?

Si je l'attrape, il verra.

(Ils se rencontrent, & se saisissent par le bras.)

M. BERNIQUE.

Te voilà ?

Me. MICHAUT.

Qui va là ?

M. BERNIQUE.

Ah ! le coquin !

Me. MICHAUT.

Comment ! coquin !

Holà, quelqu'un ?

M. BERNIQUE.

Oh ! c'est en vain.

JULIENNE.

Qui fait ce train

Dès le matin ?

10 LES AMOURS DE GONESSE;

M. BERNIQUE.

Je te tien bien.

JULIENNE;

Rosse le bien.

Me. MICHAUT.

Approche, vien.

*(Ils se battent pendant un moment,
au bout duquel ils se reconnoissent.)*

Que vois-je ici ?

M. BERNIQUE.

Voisin, merci.

JULIENNE.

Vient-on ainsi ? ...

Sans façon, détez d'ici.

M. BERNIQUE.

Je vais vous expliquer ceci.

Me. MICHAUT.

La belle chose que voici !

Qui diantre vous auroit reconnu, Monsieur Bernique ?

M. BERNIQUE.

C'est que vous faurez, Maître Michaut ...

JULIENNE.

Pardi, je vous conseille de venir comme ça, comme un voleur dans une maison à une heure indue. Voilà de jolies façons pour un Greffier !

M. BERNIQUE.

Oh ! il me le payera sur ma parole. Il s'est enfui : il a bien fait.

Me. MICHAUT.

Qui ça ?

COMÉDIE.

11

M. BERNIQUE.

Suffit, suffit ; vous le saurez : mais si je l'attrape...

Me. MICHAUT.

Par ma foi , vous êtes devenu fou , Monsieur Bernique : Julienne, y comprends-tu quelque chose ?

M. BERNIQUE.

Ah ! si vous saviez ce qui se passe dans votre maison !

JULIENNE.

Comment ! dans notre maison ! De quoi vous mêlez-vous ?

Me. MICHAUT.

Eh ! bien , voyons , que s'y passe-t-il ?

M. BERNIQUE.

Vous avez une fille , Maître Michaut.

Me. MICHAUT.

Sans doute , la belle merveille !

M. BERNIQUE.

Et j'ai un coquin de fils : il s'est sauvé : mais je le retrouverai.

JULIENNE.

Vous ne méritez pas de l'avoir , ce fils-là.

Me. MICHAUT.

Voyons , voyons.

M. BERNIQUE.

Tant y a qu'ils s'aiment , qu'ils... vous savez de quoi nous sommes convenus , & que la main de Justine est promise à quelqu'un ; & ce quelqu'un n'est pas d'humeur à souffrir... vous m'entendez , compere Michaut ?

Me. MICHAUT.

Oui , Monsieur Bernique , oui.

12 LES AMOURS DE GONESSE ;

JULIENNE.

T'as donc bien de l'esprit ; car pour moi , je n'y comprends rien.

Me. MICHAUT.

Si fait , si fait , j'entends . . . mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là ?

M. BERNIQUE.

Oui , oui , j'en suis sûr. Pendant que vous êtes à pâtrir dans la cave, le four chauffe dans la boutique, & ce n'est sûrement pas pour nous.

Me. MICHAUT.

Voyez un peu la petite masque ! que fera-t-elle donc quand elle sera votre femme ?

JULIENNE.

Oh ! je vous garantis qu'il la guérira de l'amour.

M. BERNIQUE.

Tenez , il n'y a qu'une façon de finir toute cette manigance : vous m'avez promis Justine , donnez-la moi vite ; car sans ça , mon coquin de fils se leveroit plus matin que nous , & ça ne vaudroit pas le diable : il est venu encore aujourd'hui , j'en suis sûr. Je l'ai entendu , si je l'avois attrapé . . .

Me. MICHAUT.

Vlà donc ce qui vous a rendu si matineux ?

JULIENNE.

En effet , il y a bien de quoi venir faire dans une maison un vacarme à effrayer tout un quartier ! Si j'étois de Justine , vous me le payeriez de façon ou d'autre.

Me. MICHAUT.

Prenez-y garde , au moins ; car les femmes sont furieusement rancunieres.

COMÉDIE.

M. BERNIQUE.

Ne vous mettez pas en peine ; je saurai bien la réduire. Écoutez-moi ; vous verrez si je n'ai pas une bonne recette.

AIR : noté à la fin N^o. 2.

Une femme est toujours coquette ,
On s'en défie avec raison ;
Aussitôt qu'on en fait l'emplette ,
Des approches de la fleurette ,
Il faut garantir sa maison.
Pour mettre en défaut sa finesse ,
Comme elle , il faut sçavoir ruser ,
Et la contraindre avec adresse.
Se fâche-t-elle , on la caresse ,
Et l'on est sûr de l'appaiser
Par quelque preuve de tendresse.

JULIENNE.

Est-ce comme cela que vous en usiez avec votre première femme ? Elle avoit donc bien tort de se plaindre. La pauvre défunte ! elle se mettoit d'une colere terrible , quand on l'appelloit seulement Madame Bernique.

Me. MICHAUT.

Tais-toi , langue maudite : est-ce qu'on dit de ces choses-là ? Oh ! ça , Monsieur Bernique , je vais songer à nos affaires , toucher de l'argent de nos pratiques , & puis tout de suite nous conclurons.

14 LES AMOURS DE GONESSE

JULIENNE.

Cela n'est pas si pressé qu'on ne prenne bien quelques jours pour se reconnoître.

M. BERNIQUE.

Allons , je compte sur vous , & je vas chercher Colin pour lui parler de la bonne sorte.

SCENE V.

Me. MICHAUT, JULIENNE.

JULIENNE.

M A I s voyez donc le beau mari que vous voulez donner à notre fille ! N'êtes-vous pas honteux ?

Me. MICHAUT.

Comment donc , notre femme ! qu'est-ce qui lui manque ? Car tu aimes toujours à gloser. Il a du comptant ; v'là ce qu'il faut en ménage : il a soixante ans passés ; mais qu'est-ce que cela fait ?

JULIENNE.

Comment ! ce que ça fait , à une jeune fille surtout ? Eh ! mais ça fait beaucoup... un vieux rabacheux qui ne sçait que gronder , quereller... car enfin la première femme étoit ma commere , & je fais bien ce que je fais. Tant y a que la pauvre diable en seroit morte de chagrin plus de cent fois en sa vie ,

COMÉDIE.

15

sans Monsieur le Bailli , qui de tems en tems favoit
les raccommoder.

Me. MICHAUT.

Bah ! bah ! voilà de plaisantes raisons ! il n'y a qu'à
écouter toutes les femmes, elles en diront de belles !

AIR : noté à la fin N^o. 3.

Toujours dans le mariage
Femme se plaint de son époux ;
Il est froid , bizarre ou jaloux ;
C'est par-tout le même langage.
Un galant , avec des yeux doux ,
Propose de venger l'outrage.
Eh ! mais , pour qui me prenez-vous ?
Dir-on, d'abord, d'un air sauvage.
Tout ce courroux
Est pour l'usage.
A la vengeance on s'encourage ;
Et le ménage
S'en va sans dessus dessous.
Si le mari fait la grimace ,
S'il éclate , s'il menace ,
On crie encor plus fort.
Pour lui faire quitter la place ;
Et l'on prouve ainsi qu'il a tort.

JULIENNE.

Tiens , mon mari , tu as beau dire, Monsieur Ber-
nique n'est pas le fait de notre fille : elle est joyeuse ;
il lui faut un mari qui la tienne en bonne humeur ,

16 LES AMOURS DE GONESSE ;

comme tu étois quand je t'épousai. Aussi , dame ! je t'aimois bien ; aussi je t'ai donné bien de la satisfaction.

Me. MICHAUT.

Ne parlons pas de cela , Julienne ; ça ne fait rien à notre affaire , &...

JULIENNE.

Mais , mais , je crois que tu t'avises de vouloir me faire des reproches , pendant que tout le monde est pour me rendre justice , & que j'ai toujours été d'une patience. . . . Ça n'est pas vrai , n'est-ce pas ?

Me. MICHAUT.

Ne t'échauffe pas , ma petite femme.

JULIENNE.

Si fait , je veux m'échauffer , moi : ose me démentir.

Me. MICHAUT.

Diantre ! nenni : mets ta main là , & sur-tout ne gronde pas. De la patience , de la patience.

JULIENNE.

Je ne demande pas mieux ; car je fais tout ce qui te plaît : mais pour en revenir à notre fille , pourquoi ne la pas donner à Colin qu'elle aime ? c'est jeune , ça aura du bien ; v'là ce qu'il faut pour faire un bon ménage.

AIR.

La jeunesse

Suit le desir

Qui la presse ,

De chercher sans cesse

Le plaisir.

Pour

Pour la rendre contente ,
 Il faut qu'on invente
 Cent moyens nouveaux ,
 Parure , cadeaux ;
 Qu'une ardeur fidelle ,
 Qui se renouvelle ,
 Réponde à ses vœux ,
 Écarte la gêne ,
 Et toujours amène
 Des momens heureux.

Me. MICHAUT.

Oh ! oui, v'là qu'est bon pour faire une femme volage, dissipée, qui ne songe qu'à danser, à chanter, à se réjouir, & puis le ménage va comme il peut ; mais ça ne fait rien : Madame s'amuse, tout le monde doit être content : ça suffit.

JULIENNE.

Enfin elle est ma fille, ni plus ni moins que la tienne ; je l'ai élevée, je fais ce qu'il lui faut : Je ne souffrirai pas qu'elle ait un vieux mari comme Monsieur Bernique : Monsieur Bernique ! . . . Monsieur Bernique, autant rien.

Me. MICHAUT.

En vérité, ma femme, tu n'es pas raisonnable. Enfin tant y a que j'ai donné ma parole à Monsieur Bernique. . . . Il faut d'abord qu'elle l'épouse, & puis après nous verrons.

JULIENNE.

Je ne t'ai jamais contredit, tu le fais bien. Mais prends bien garde, si tu t'y obstines, je ne réponds pas de moi.

B

18 LES AMOURS DE GONESSE ,

Me. MICHAUT.

Allons, paix, ma femme, paix . . . J'aperçois Justine . . . ne fais semblant de rien ; tout ça s'arrangera.

S C E N E VI.

Me. MICHAUT, JUSTINE ;
JULIENNE.

Me. MICHAUT.

A H ! te voilà, Justine ? D'où viens-tu donc ? que je ne t'ai pas vue de toute la matinée.

JUSTINE.

J'étois là, mon pere, dans notre chambre, à travailler.

Me. MICHAUT.

À travailler ! à travailler ! c'est bien, c'est bien. Voyez pourtant comme on est injuste ! je croyois que tu n'étois seulement pas levée.

JUSTINE.

Moi ! mon pere. Comment pouvez-vous dire cela, pendant que vous sçavez que je suis à l'ouvrage dès le matin,

Me. MICHAUT.

Dès le matin ! voyez-vous. Eh ! bien, c'est ce que me disoit tout à l'heure Monsieur Bernique. Il sort d'ici dans l'instant : ne l'as-tu pas vu ?

JUSTINE.

Ça se peut bien , mon pere ; car il y vient à toutes les heures du jour.

JULIENNE.

C'étoit bien la peine qu'il vînt ce matin , pour casser tout , & pour faire peur à tout le monde.

JUSTINE.

V'là comme il fait toujours : il me fait peur aussi toutes les fois que je le vois.

Me. MICHAUT.

Son fils n'est pas comme lui : il ne te fait pas peur , n'est-il pas vrai ?

JULIENNE.

Affurément : Colin est un joli garçon qui sçait ce que c'est que le monde & la politesse , & qui...

Me. MICHAUT.

Tais-toi donc , ma femme ; elle est assez grande pour me répondre toute seule. Oh ! ça , Justine , on m'a dit que tu t'ennuyois d'être fille : c'est-il vrai ?

JUSTINE.

Mais , mon pere...

Me. MICHAUT.

Là , parle moi naturellement.

JULIENNE.

Sûrement , on est bien aise d'être fille jusqu'à un certain point ; mais enfin il vient un tems où on sent bien qu'on n'est pas faite pour rester comme ça toute sa vie.

Me. MICHAUT.

Oh ! je sçais qu'on sent bien des choses quand on

B ij

20 LES AMOURS DE GONESSE ,

a une fois quinze ans. Tiens , Justine , je veux t'apprendre une chanson ; tu me diras s'il est vrai que ça se passe comme ça.

A I R : noté à la fin N^o. 4.

A quinze ans , une fillette
Dabord soupire en cachette
Sans en sçavoir le sujet.
Un amant s'offre à sa vue ,
Aussitôt elle est émue ,
Son petit cœur est au fait.
C'est la nature qui crie ,
Promptement qu'on la marie
Sans y perdre un seul instant.
Pour peu qu'on la contrarie ,
Le feu dont elle est remplie ,
La consume en un moment.

Oh ! c'est une chose terrible que cet état-là. Si bien donc , Justine , que , si je te mariois , cela te feroit plaisir ?

JUSTINE.

Pourquoi donc , mon pere , cela me feroit-il de la peine ? Car je pense bien que vous ne voudriez pas me rendre malheureuse.

Me. MICHAUT.

Sans doute : est-ce que tu crois que je ne sçais pas ce qu'il te faut ? Conviens que je suis un bon papa de songer à te pourvoir ainsi. Il y en a beaucoup qui ne seroient pas si attentifs. On a une fille , eh ! bien , c'est bon , elle attendra. Moi , je fais autrement ; avant qu'elle desire , je vois ce qu'il lui faut , & c'est fait tout de suite.

JULIENNE.

Oui, mais toujours ne t'avise pas ... tu sçais bien ce que je t'ai dit tantôt.

Me. MICHAUT.

Chut ! il ne faut pas que les enfans sçachent ces choses-là... Suffit, Justine, tu seras contente. Mais il est tems que j'aille au marché porter du pain, car ce n'est pas le tout que de marier une fille, ça coûte, vois-tu, mon enfant ! Julienne, pendant ce tems-là, tu iras chez ce Monsieur qui doit payer pour cette Dame, tu sçais bien ? Toi, Justine, tu ne sortiras pas, entends-tu ? Sois de bonne humeur au moins jusqu'à mon retour : nous finirons cette affaire-là tantôt.

[*Il sort en chantant.*]

SCENE VII.

JULIENNE, JUSTINE.

JULIENNE.

OH ! çà, Justine, à présent que nous sommes seules, dis-moi la vérité. Je n'ai voulu rien dire devant ton pere, car il t'auroit sûrement grondée...

JUSTINE.

De quoi donc, ma mere ? ...

B iiij

22 LES AMOURS DE GONESSE ;

JULIENNE.

Tu sçais bien de quoi il est question. Je ne trouve pas mauvais que Colin vienne ici ; mais il y a heure pour tout , & son pere nous a dit qu'il l'avoit trouvé ici ce matin.

JUSTINE.

Eh ! mais , ma mere , il y est bien venu , lui , & cependant ça fait une grande différence.

JULIENNE.

Oh ! pour cela oui ; c'est un vilain homme , & je pense bien comme toi là - dessus. Aussi je l'ai bien dit à ton pere , qu'il ne s'avisât pas de lui tenir sa parole.

JUSTINE.

Comment donc ! Est-ce là le mari qu'il veut me donner ? Fi donc ! j'aimerois mieux être morte que d'être sa femme.

JULIENNE.

Ça ne fera pas ; j'y mettrai bon ordre : ça ne te convient pas , & puis d'ailleurs , j'aime Colin , c'est un bon garçon , il me plaît , & quand ce ne seroit que pour faire enrager son pere , tu l'auras ou je ne pourrai.

JUSTINE.

Ah ! que je vous ai d'obligations ! si vous sçaviez comme il m'aime , vous en seriez vraiment touchée.

AIR : noté à la fin N^o. 5.

A tous les instans du jour
Colin cherche ma présence ,
Pour me peindre son amour :
Ou gémit de mon absence.

Dès qu'il me voit un moment,
 Dans son cœur la joie éclate,
 Dans ses yeux le sentiment.
 Ne serois-je pas ingrate
 Si je l'aimois foiblement ?

Éclairé par son ardeur
 Sur tout ce qui m'intéresse ;
 Sans cesse il l'offre à mon cœur,
 Embelli par la tendresse :
 Dans un regard plus touchant,
 S'il voit que ce soin me flatte,
 Qu'il est tendre en ce moment !
 Ne serois-je pas ingrate
 Si je l'aimois foiblement ?

JULIENNE.

C'est juste, il n'y a rien à dire à ça, d'autant que
 c'est un garçon bien né : tu sçais que je t'ai toujours
 parlé sur ce ton-là.

JUSTINE.

Ah ! ma mere, il vous aime bien aussi : vous ne
 sçauriez imaginer tout ce qu'il dit de vous.

JULIENNE.

Je le crois bien ; quand je le rencontre il a tou-
 jours quelque chose de gracieux à me dire. Madame
 Julienne par ci, Madame Julienne par là, vous vous
 portez bien, Dieu merci ; Mademoiselle Justine est
 bien heureuse d'avoir une mere comme vous : que
 sçais-je, moi, tout ce qu'il dit ? Ce n'est rien : mais
 ça fait plaisir, parce que ça marque l'attention.

B iv

24 LES AMOURS DE GONESSE ;

JUSTINE.

Vraiment , il étoit venu ce matin pour vous prier de parler en sa faveur à mon pere. Comme j'allois pour vous chercher à notre cave , M. Bernique est arrivé , & , comme vous sçavez , a fait un dégât terrible. Colin a eu peur de lui ; ça fait qu'il s'est sauvé & moi aussi.

JULIENNE.

Oui-dà ! va , va , ne te mets pas en peine , je parlerai à ton pere , & s'il n'écoute pas mes raisons , ah ! tu verras , je crierai si haut , si haut , qu'il faudra bien qu'il les entende. Ne t'inquiette pas. Ah ! ma pauvre Justine , comme nous danserons à ta noce ! Comme nous chanterons ! comme nous... Je m'imagina y être déjà.

A I R : noté à la fin N^o. 6.

Je crois être encor à l'âge
Où je te vois à présent ;
Que cet âge est amusant ,
Quand on sçait en faire usage !

Je riois ,

Je chantois ,

Je dançois ,

D'un bon courage :

Il n'est plus ,

Et ! bien , sans regrets superflus ,

Il faut jouir de son image.

Il commence à se faire tard ; descends à notre cave , où je n'ai pas eu le tems de rien arranger. Moi , pendant ce tems-là , je vais me rajuster un peu pour aller où ton pere m'a dit.

COMÉDIE:

25

JUSTINE.

J'y vais tout de fuite. Si vous rencontrez Colin , dites-lui donc que vous ne lui êtes pas contraire. Tenez , ça lui fera bien du plaisir.

JULIENNE.

Ne t'embarrasse pas ; il sera content , & toi aussi.

[*Justine descend dans la cave , & Julienne entre dans sa chambre.*]

SCENE VIII.

M. BERNIQUE, *seul.*

BON , il n'y a personne ici : voilà ce que je desirois. Maître Michaut est sorti ; mon fils va sûrement venir ; je veux me cacher pour le surprendre , & pour le coup , il ne m'échappera pas. Où me mettrai-je ? Voilà une huche qui me paroît propre à mon dessein. Oui , elle est assez grande. J'entends du bruit ; entrons vite dedans de peur qu'on ne me voye.

[*Il se cache dans la huche , qu'il referme sur lui.*]



S C E N E IX.

JULIENNE, *s'approchant de la porte de la cave.*

JUSTINE, as-tu bien-tôt fait ? Je m'en vas ; dépêche-toi , pour ne pas laisser la boutique toute seule. (*Elle jette un coup d'œil de tous les côtés , arrange plusieurs choses & revient auprès de la huche*) Ah ! ah ! mon mari a oublié d'ôter la clef de notre huche : v'là comme il est , il ne songe à rien , & puis il dira qu'on lui a pris ce qui est dedans.

(*Elle ferme la huche , prend la clef & s'en va.*)

S C E N E X.

JUSTINE , COLIN.

JUSTINE, *sortant de la cave.*

TOUT le monde est parti , tant mieux : Colin ne doit pas tarder , s'il est aux aguets comme il me l'a promis. Je vais chercher mon ouvrage pour travailler en l'attendant.

(*Elle entre dans sa chambre , dont elle sort tout de suite.*)

COMÉDIE.

27

COLIN.

Ils sont fortis ~~tout~~ deux ; profitons de ce moment ; mais où est donc Justine ?

JUSTINE.

Bon jour, Colin.

COLIN.

Ah ! te voilà ? Tiens, voilà un bouquet tout frais que je t'apporte ; j'avois bien peur de ne pouvoir pas te le donner tout de suite , & j'aurois été fâché de le voir fanné avant que tu l'eusses porté.

AIR : noté à la fin N^o. 7.

Tous les dons de la nature
Sont faits pour former ta parure ,
Et s'embellir près de toi.
La fleur que ton choix préfère ,
Sur ton sein devient bien chère
Aux cœurs soumis à ta loi.
Même quand son éclat passe
Son destin fait des jaloux.
Ah ! Justine , qu'il est doux
De mûrir à cette place !

Sur sa tige moins brillante
Cette rose est vive & riante
Quand elle pare ton côté ;
La fraîcheur qui t'environne ,
Comme à toi , toujours lui donne
Une nouvelle beauté.

LES AMOURS DE GONESSE;

En vain ton éclat l'efface,
Que son fort me rend jaloux !
Ah ! Justine , qu'il est doux !
Que ne puis-je être à sa place ?

JUSTINE.

En vérité , Colin , tu es trop galant.

COLIN.

C'est que j'aime tant ma chere Justine !

JUSTINE.

Eh ! ... tu n'as pas affaire à une ingrante. A propos ;
j'ai appris bien des choses depuis que je ne t'ai vû.
J'ai parlé à ma mere...

COLIN,

Eh ! bien ?

JUSTINE.

Eh ! bien , elle parlera pour nous à mon pere , &
je me flatte qu'elle aura son consentement.

COLIN.

Quel bonheur tu me fais esperer ! je ne me sens
pas de joie.

JUSTINE.

Oui , mais écoute jusqu'au bout. Ton pere veut
aussi m'épouser , & le mien lui a donné sa parole :
cela est fort embarrassant.

COLIN.

Est-ce que tu souffriras qu'il la tienne. Ah ! tu
me ferois mourir de chagrin.

JUSTINE.

Non , non ; rassure-toi : il m'en coûteroit trop de
te perdre.

AIR.

Quel bonheur pourrois-je attendre ,
 Colin , si je te perdois ?
 Les biens que mon cœur peut prétendre ,
 L'Amour seul sçait les répandre ,
 Lorsque tu guides ses traits.
 Ah ! mon ame
 Chérit trop l'objet qui l'enflâme
 Pour l'oublier jamais.

COLIN.

Tu me ravis ; voyez un peu de quoi s'avise mon
 pere de vouloir m'empêcher d'être heureux ! s'il étoit
 là , je lui en dirois bien mon sentiment.

JUSTINE.

Oh ! je lui dirois aussi bien volontiers ce que je
 pense. (*On entend du bruit dans la huche , d'où Mon-*
sieur Bernique essaye de sortir.) Mais , qu'est - ce que
 j'entends ? . . . Écoute . . . on frappe , je ne fais où.

COLIN, *après avoir écouté un moment.*

Ce n'est rien , ce n'est rien.

JUSTINE.

C'est apparemment quelque animal qui est enfer-
 mé quelque part.

COLIN.

A la bonne heure ; qu'il y reste. Nous avons si
 peu de momens à être ensemble ; ça ne vaut pas la
 peine de nous déranger.



32 LES AMOURS DE GONESSE;

QUINQUE.

M. BERNIQUE.

Ce Pendart-là,

Il apprendra

Si l'on se moque de son pere.

J U S T I N E.

Mais voyez donc

Qu'il a raison

De prendre encor un air sévere!

J U L I E N N E.

Voudriez-vous

Qu'un tel époux

Fût le partage de Justine?

Me. M I C H A U T.

Comme il est fait!

Mais en effet

Je trouve qu'il a bonne mine.

C O L I N.

Ah ! par pitié,

Par amitié,

Ne me privez pas de Justine.

M. BERNIQUE.

Je suis brisé.

J U L I E N N E.

C'est fort bien fait.

J U S T I N E.

Mais voyez donc comme il est fait!

Me. M I C H A U T.

Oh ! c'est une bonne aventure.

C O L I N.

N'êtes-vous point blessé ?

J U L I E N N E.

Ah ! que n'a-t-il le cou cassé !

JUSTINE

COMEDIE.

81

JUSTINE.

Il s'en souviendra , je vous jure.

M. BERNIQUE.

Quelle aventure !

TOUS.

Quelle figure !

M. BERNIQUE.

C'est toi , coquin , qui es la cause de tout ce désastre.

M. MICHAUT.

Monseur Bernique...

M. BERNIQUE.

Mais tu me le paieras.

JUSTINE.

Eh ! non ; c'est vous qui...

M. BERNIQUE.

Tu me le paieras , je t'en répons... Et vous , la Belle...

COLIN.

Mais mon pere, afféyez-vous. Sûrement vous êtes blessé.

M. BERNIQUE.

Comment ! tu raisonnes !

JULIENNE.

Eh ! bien , sans doute ; parce qu'il a bon cœur ; v'la encore que vous le brusquez ? Quel tort a-t-il , voyons ? S'il en a un , c'est d'être votre fils , & encore... Tenez , je vous conseille de vous taire , car je parlerois , moi.

C

S C È N E X I

COLIN, JUSTINE, JULIENNE.

JULIENNE.

EST-CE que ton pere n'est pas encore revenu ,
Justine ?

JUSTINE.

Vous voilà déjà de retour , ma mere ?

JULIENNE.

Ne vois-je pas Colin ?

JUSTINE.

Oui , ma mere ; c'est qu'il vient d'arriver tout à
l'heure , & je lui disois..

COLIN.

C'est vrai , nous disions , Madame Julienne , que
vous aviez bien de la bonté , & que , si tout le monde
vous ressembloit , ça seroit bien heureux.

JULIENNE.

Il est vrai , Colin , que , si mon mari pensoit comme
moi , vous ne seriez pas fâché : & votre pere , où
est-il ?

COLIN.

Il est rentré chez lui , Madame Julienne , sans parler
à personne : il est monté à sa chambre , & à l'heure
que je vous parle , je crois qu'il est encore enfermé.

JULIENNE.

Il fera bien de s'y tenir jusqu'à ce que je l'aïlle chercher. [*M. Bernique fait de nouveaux efforts pour sortir de la huche, elle culbute & s'ouvre en tombant : il roule avec plusieurs sacs de farine.*] Qu'est-ce que c'est donc que cela ?

JUSTINE.

Ah ! Ciel !

COLIN.

C'est mon pere ! je suis perdu !

M. BERNIQUE.

Ah ! pendant , je t'y attrape donc malgré ma défense !

JULIENNE.

Quoi ! c'est vous ? mais la tête vous tourne donc. Qui diantre vous a huché là-dedans. Ah , ah , ah : comme le v'là fait !

SCÈNE XII. & dernière.

COLIN, JUSTINE, JULIENNE,
Me. MICHAUT.

Me. MICHAUT.

VOilà bien du vacarme, ce me semble ! ah , ah , ah , ah : comment ! c'est vous, Monsieur Bernique ? Vous allez apparemment faire des visites de conséquence, pour vous être poudré comme cela ?

34 LES AMOURS DE GONESSE ;
COLIN.

Madame Julienne , je vous en prie. Mon pere ;
calmez-vous.

Me. MICHAUT.

Doucement, notre femme, doucement. Tu vois
bien que Monsieur n'est pas en commodité de te ré-
pondre ; il a autre chose à faire.

M. BERNIQUE.

Monsieur Michaut ... Madame Julienne ... v'là
qu'est fini...

Me. MICHAUT.

Oui, terminons.

JUSTINE *effrayée, prend la main de sa mere.*
Ah ! ciel ! ma mere...

M. BERNIQUE.

N'ayez pas peur, n'ayez pas peur. Allez, allez ;
vous ne ferez pas ma femme... Tudieu, la petite
dégourdie !

JUSTINE *sautant de joie, & prenant des vergettes.*
Ah ! quel plaisir ! mon cher Monsieur Bernique,
permettez...

[*Elle se met en devoir de le vergeter.*]

M. BERNIQUE.

Ah ! friponne, que tu en sçais long !

Me. MICHAUT, à Julienne.

Elle s'y prend bien, la petite coquine.

COLIN.

Mon pere, voyez quelles attentions ! faites-en
votre bru...

COMÉDIE.

35

JUSTINE.

Ah ! à ce titre-là , je vous aimerai.

COLIN.

Elle vous aimera.

JUSTINE.

Je vous chérirai.

Me. MICHAUT & JULIENNE.

Elle vous chérira.

JUSTINE.

Vous ferez caressé , dorloté comme un bon petit papa.

Me. MICHAUT.

Eh ! bien , voisin ?

M. BERNIQUE.]

Eh ! bien , l'ami ?

JULIENNE.

Eh ! bien , mes enfans , quand vous vous regarderez... Allons , allons , les grands mots.... vite ; j'y consens. Mon mari , consent.

M. BERNIQUE.

Eh ! bien , & moi aussi. Je vois bien qu'il en faut venir là.

JUSTINE & COLIN, à M. Bernique.

Mon cher pere , que je vous embrasse !

M. BERNIQUE.

Ah ! maudite curiosité , tu me coûtes bien cher !



C ij

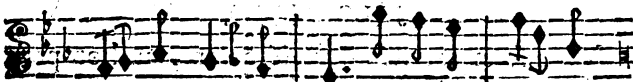
36 LES AMOURS DE GONESSE;

VAUDEVILLE.

M. BERNIQUE.



JE n'au-rai ja-mais plus en-vi-e D'aller guet-



ter comme ce-la ; Et pour le res-te



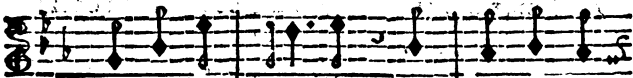
de ma vi-e, Cette le-çon me ser-vi-



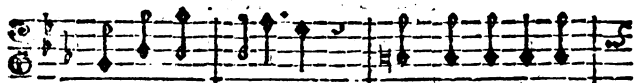
ra. Je suis bien plus heureux que sage ; Si l'A-



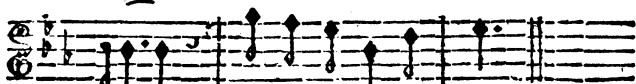
mour m'avoit mieux trai-té, Peut-être sans



rant de ta-pa-ge, Ma femme auroit



fait davan- ta-ge, Par cu-ri- o- si-



té, Par cu-ri- o- si- té.

JUSTINE.

L'Amour au gré de mon attente
 Met le comble à tous mes desirs ;
 Colin , que mon ame est contente ;
 De récompenser tes soupirs ?
 Mais surtout par la défiance ,
 Que ton cœur ne soit point tenté ,
 Tu vois par cette expérience ,
 Comme le destin récompense
 La curiosité.

COLIN.

Quel bonheur enchante mon ame ,
 Quand l'hymen t'accorde à mes vœux !
 Le tems , de l'amour qui m'enflamme
 Ne fera qu'augmenter les feux.
 Ne crains point qu'une ardeur légère
 M'offre ailleurs la félicité.
 Tes charmes , toujours sûrs de plaire ,
 Ont assez de quoi satisfaire
 La curiosité.

C iij

58 LES AMOURS DE GONESSE;

JULIENNE.

Bien souvent, quand on se marie,
On ne sçait pas ce que l'on fait ;
On ne devine qu'en partie
Ce que l'hymen est en effet.
Le cœur s'éveille, & l'on se doute
Qu'il est fait pour la volupté.
Un amant s'offre, on le redouce ;
Mais s'il persévère, on l'écoute
Par curiosité.

Me. MICHAUT, *au Public.*

En vous présentant un ouvrage,
Nous faisons tout de notre mieux
Pour mériter votre suffrage,
Et vous attirer dans ces lieux.
Quand nous pouvons vous faire rire,
Nous partageons votre gaieté.
A nos vœux daignez-vous souscrire :
Je voudrais vous l'entendre dire,
Par curiosité.

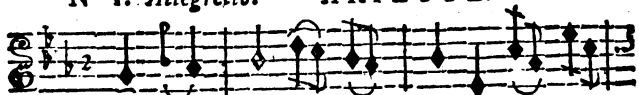
CHŒUR.

On doit éviter, par prudence,
De suivre un curieux penchant :
Car, bien souvent,
On est heureux par l'ignorance ;
Dès qu'elle cesse, on s'en repent.

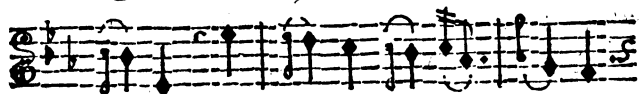
FIN.

COMÉDIE.

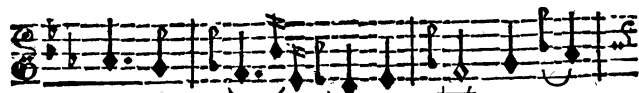
39

N^o 1. *Allegretto.* ARIETTE.

QU'une fille est à plaindre, est à



plaindre ! Tout sert à la con- traindre ,



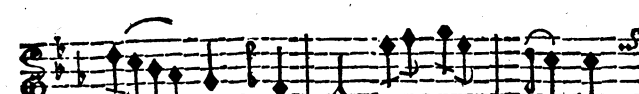
Et s'op- po- se à ses vœux. Toujours



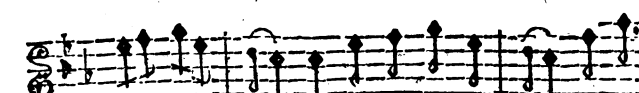
craindre, Se con- traindre, Toujours feindre,



Est-il un é- tat plus fa- cheux ? Est-il un é-



tat plus fa- cheux ? Toujours craindre ,



Toujours feindre, Est-il un é- tat, un é-

C iij

40 LES AMOURS DE GONESSE,



tat plus fa-cheux, un é- tat plus fa- cheux ?



L'ob-jet qu'elle a- do- re Devient en-



core Un nouveau tourment : La ten- dresse Re-



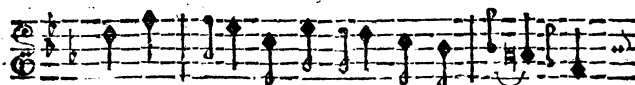
double fans ces- se L'ennui qui la presse, En



lui peignant ce- lui de son a- mant, En



lui peignant ce- lui de son a- mant :



La ten- dresse Re-dou- ble fans ces- se

COMÉDIE.

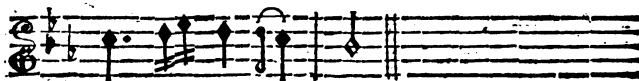
41



L'ennui qui la pres- se , En lui peignant ce-



lui de son a- mant En lui peignant ce-

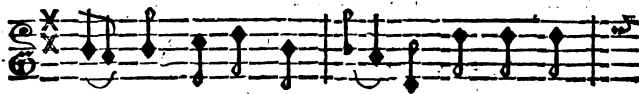


lui de son a- mant.

N° 2. Gai.



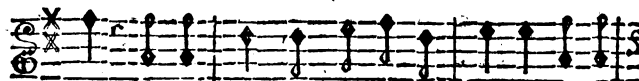
UNE femme est toujours coquette , Une



femme est toujours co- quette , On s'en dé-

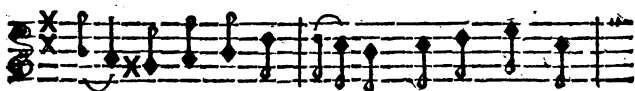


fie avec rai- son , On s'en défie avec rai-

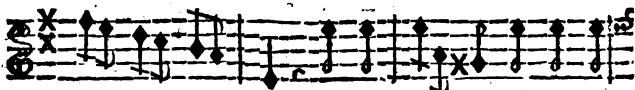


son. Aussi- tôt qu'on en fait emplet- te , Des ap-

72 LES AMOURS DE GONESSE;



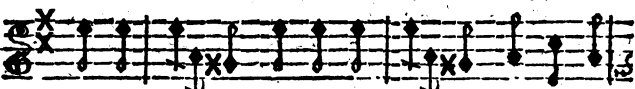
proches de la fleu- ret- te, Il faut garan-



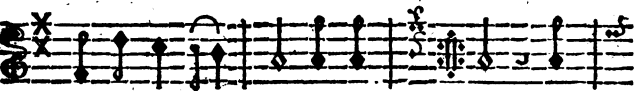
tir sa mai- son; Des ap- proches de la fleu-



ret- te, Il faut ga- rantir sa mai- son;



Des ap- pro- ches de la fleu- ret- te, Il faut ga-



rantir sa mai- son. Une &c. Pour



mettre en défaut sa fi- nes- se, Comme elle, il



faut sçavoir ru- ser, Comme elle, il faut sça-



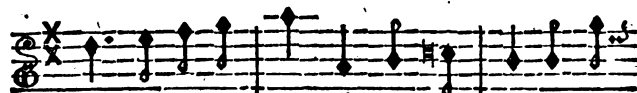
voir ru- ser, Et la con- traindre a- vec a- dres-



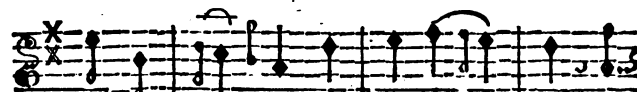
se: Se fâche- t-elle: on la ca- ref- se; Se;



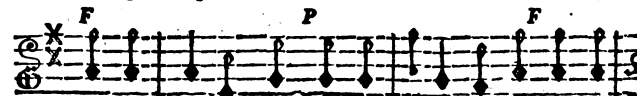
fâche- t-elle: on la- ca- ref- se, Et l'on est



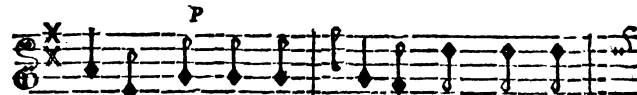
sûr de l'appai- ser, Par quelque preuve, par



quelque ,preu-ve de tendref- se. Se



fâ- che- t-elle: on la ca- ref- se; Se fâche-



t-elle: on la, ca- ref- se, Et l'on est

44 LES AMOURS DE GONESSE ;

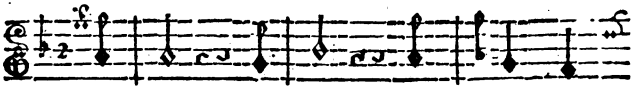


sûr de l'appai- ser, Par quelque preuve, par

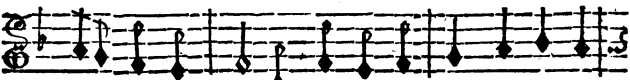


quelque preu- ve de tendres- se.

N° 3. *Allegretto.* ARIETTE.



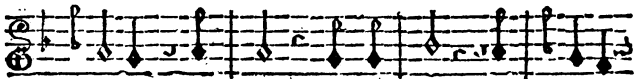
Toujours, toujours, tou- jours, dans



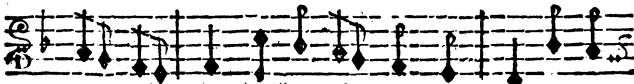
le ma- ri- age, Femme se plaint de son é-



poux, Femme se plaint de son é-



poux ; Tou-jours il est froid, bi- far- re



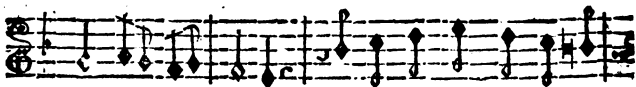
ou ja- lous. C'est par-tout, c'est par-tout, c'est par-

COMÉDIE.

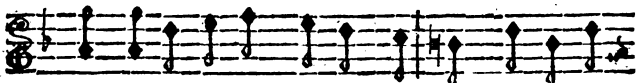
45



76 LES AMOURS DE GONESSE ;



Est pour l'u- sage : A la vengeance on s'en-cou-



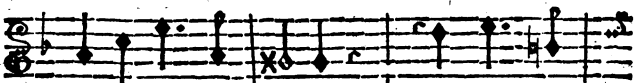
rage , A la vengeance on s'en-cou-rage ; Et le mé-



nage S'en-va fans def-fus def- fous , S'en-



va fans def-fus def- fous. Toujours &c. Si le ma-



ri fait la gri- mace , fait la gri-



ma- ce ; S'il é- cla- te , s'il me- nace ,



S'il é- cla- te , s'il me- nace , On

COMÉDIE.

47



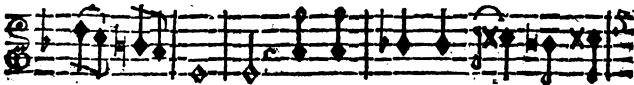
rie en cor plus fort; S'il é- cla- te, s'il me-



na- ce, On crie encor plus fort, Pour lui fai-



re quitter la place, Pour lui fai- re quit-



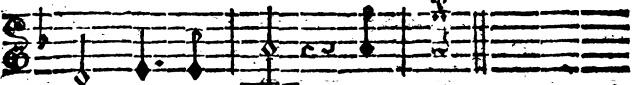
ter la pla- ce; Et l'on prouve ain- si qu'il a



sort, Et l'on prouve ain- si qu'il a tort, Et l'on



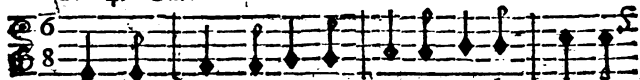
prouve ain- si qu'il a tort, Et l'on prouve ain-



si qu'il a tort. - Toujours &c.

18 LES AMOURS DE GONESSE;

N^o 4. Gai.



A Quinze ans. u-ne fil- lette D'abord foupire



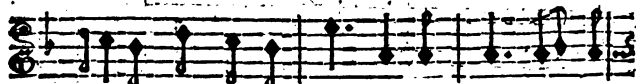
en ca- chette, Sans en- fça- voir le su- jet,



Sans en- fça- voir le su- jet : Un a- mant s'of-



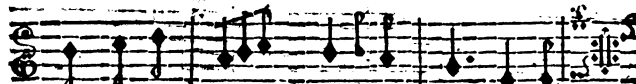
fre à fa- vu- e, Auffi- tôt elle est toute é-



mu- e; Son pe- tit cœur est au fait, est au



fait, son pe- tit cœur, son pe- tit cœur,



son pe- tit cœur est au fait. A quinze.

COMÉDIE.

46



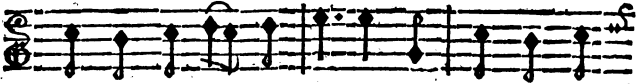
C'est la na- ture qui cri- e Promptement qu'on



la ma- ri- e, Sans y perdre un feul inf-



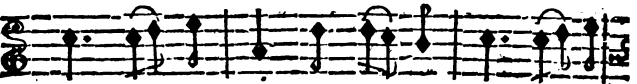
tant, Sans y perdre un feul inf- tant. Pour



peu qu'on la con- tra- ri- e, Le feul dont elle



est rem- pli- e, La con- fume en un mo-



ment, La con- fume en un moment, La con-



fume en un mo- ment.

D

LES AMOURS DE GONESSE;

No 5. ROMANCE.



COMÉDIE.

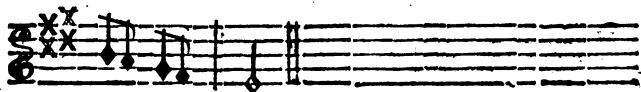
50



Si je l'ai- mois foi- ble- ment? Ne fe-

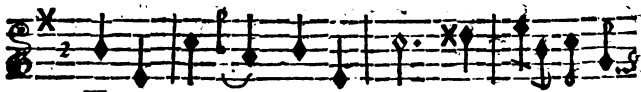


rois je pas in- gra-te, Si je l'ai- mois

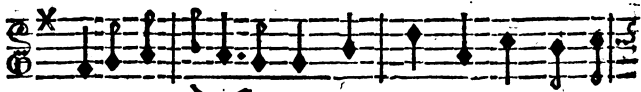


foi- ble- ment?

Mineur.



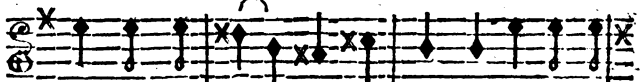
EClai- ré par son ar- deur Sur tout ce qui



m'in- té- res- se, Sans cesse il l'offre à mon



cœur, Embelli par la ten- dres- se.

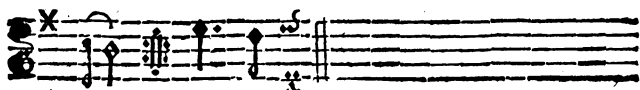


Dans un re- gard plus tou- chant Il voit que ce
D ij

52 LES AMOURS DE GONESSE;

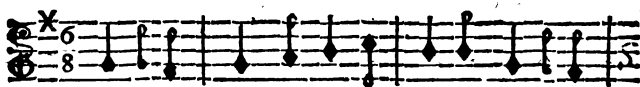


soin me flat- te. Qu'il est tendre en ce mo-



ment! Ne se rois-je &c.

N° 6. Gai.



JE, crois être encore à l'âge Où je



te vois à pré- sent. Que cet âge est amu-



fant, Quand on fait en faire u- sage! Que cet



âge est amu- fant, Quand on fait en faire u-



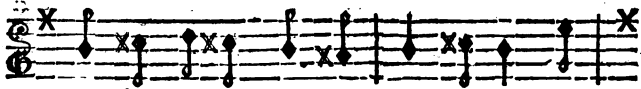
sa- ge, Quand on fait, quand on fait en



14 LES AMOURS DE GONESSE;



ir de son i- mage; Sans re- grets super-



flus, Sans regrets su- per- flus, Il faut jou-



ir de son i- ma- ge : Sans regrets super-



flus, Sans re- grets su- per- flus, Il faut jou-



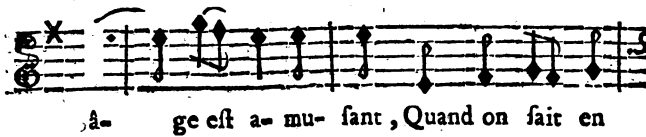
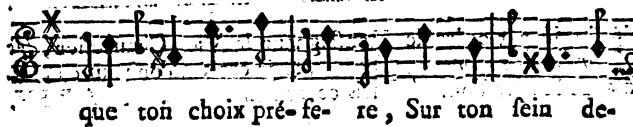
ir de son i- ma- ge. Je crois



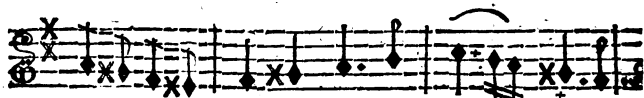
être encore à l'âge Où je te vois à pré-



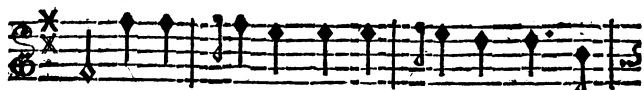
sent. Que cet â- ge est a- mu- fant, Quand

No 7. *Tendrement.*

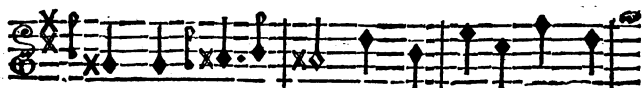
36 LES AMOURS DE GONESSE.



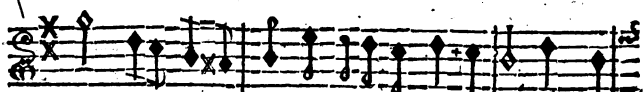
vient plus chere Aux cœurs fou- mis à ta



loi. Même quand son é- clat pas- se, Son des-



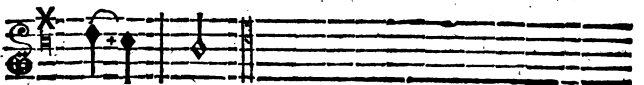
tin fait des ja- loux. Ah ! Jus- tine, Qu'il est



doux De mou- rir à cer- te pla- ce ! Ah ! Jus-



tine, Qu'il est doux De mou- rir à cer- te



pla- ce !

J'Ar lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *les Amours de Gonesse, Comédie*, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 19 Mars 1765, MARIN.